

LOU MARIN



CAMUS et sa critique libertaire de la violence

Inédit



Extrait de la publication

éditions

Indigène éditions

www.indigene-editions.fr



Indigène est une maison d'édition dédiée
aux savoirs et aux arts des cultures non industrielles
des Premières Nations – Aborigènes d'Australie,
Indiens d'Amérique, Tibétains, Inuit, Maoris... –
sans oublier les « Indigènes » de nos propres
sociétés, ces pionniers, chez nous, qui entendent
rompre avec les logiques mercantiles,
protectionnistes, standardisées, tout en dégagant
de nouveaux pôles d'autorité intellectuelle
et de viabilité économique.

Indigène éditions
1, impasse Jules Guesde
34080 Montpellier France
tél. : (33) 4 67 10 03 43
courriel : editions.indigene@wanadoo.fr

Ce livre a reçu le soutien
de la Région Languedoc-Roussillon.

Extrait de la publication





Camus pendant une répétition de sa pièce *Caligula* - DR.

CAMUS ET SA CRITIQUE LIBERTAIRE DE LA VIOLENCE

1^{ère} édition : février 2010

© Indigène éditions, février 2010

Maquette et couverture : Véronique Bianchi

ISBN : 978-2-911939-73-0

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010

Imprimé en Espagne : Beta, Barcelone.

LOU MARIN

CAMUS
et sa critique libertaire
de la violence



é d i t i o n s

« La propriété c'est le meurtre. »

« *Morale pratique.*

Ne jamais faire appel aux tribunaux.

Donner l'argent, ou le perdre.

Ne jamais le faire fructifier, ni le rechercher ;
ni le réclamer. »

Albert Camus

in *Carnets III*, p. 64., Paris, éd. Gallimard, 1989.



Camus nous parle aujourd'hui plus que jamais, en pleine crise du capitalisme mondial, alors que nous commémorons le cinquantième anniversaire de sa mort. Demain, à l'occasion du centenaire de sa naissance, nous aurons droit à une avalanche d'hommages – expositions, colloques, reprises de ses pièces, dans le cadre de Marseille-Provence, capitale européenne 2013 de la culture.

Mais qui écoute Camus, vraiment ? Certainement pas la classe politique au pouvoir ni la classe des intellectuels officiels au service du pouvoir. Ils poursuivent tous un autre projet : détourner le message de Camus, le déradicaliser, le réduire au seul fait d'avoir dénoncé les États communistes d'Europe de l'Est pendant la Guerre froide bien avant eux mêmes, autrement dit d'en faire un brave soldat de la démocratie occidentale telle qu'elle était, qu'elle est et qu'ils voudraient qu'elle demeure pour l'éternité. Ils veulent s'emparer de Camus et de son héritage intellectuel, que Camus devienne *leur* philosophe.

Vider Camus de tout son message, de ses principes, camoufler la vérité sur ses positions politiques, bref, tout simplement mentir.

Faites-le, mais ne comptez pas sur nous, sur les lecteurs qui ont intérêt à parler du vrai Camus, sur les compagnons de doute de Camus : les libertaires, les objecteurs de conscience, les anarchistes non-violents, les syndicalistes révolutionnaires et les anticolonialistes écartés – les seuls à posséder la mémoire des vaincus. C'est même notre tâche de ne pas vous laisser faire. C'est à nous d'entamer la lutte intellectuelle et publique pour que soit reconnu ce que Camus signifie aujourd'hui pour la mouvance ouvrière et altermondialiste occupée à construire une société à la fois socialiste et libertaire.

Eux, contre ça, que veulent-ils faire ? Faire de Camus un compagnon de route de Sarkozy, comme ces prétendus intellectuels français d'aujourd'hui espèrent le faire. Un compagnon de ce candidat à la présidentielle qui se présentait avec un programme voué à combattre les idées de 68. L'anarchiste Maurice Joyeux estimait, lui, que « de toutes les œuvres contemporaines, c'était *L'Homme révolté* de Camus qui avait le plus justement défini les aspirations des jeunes étudiants et travailleurs qui, plus tard, devaient faire Mai 1968.¹ »

Mais alors, comment s'emparer de l'instigateur de la révolte de 68 ? Comment Sarkozy peut-il transformer Camus en son écrivain préféré² ? Comment ceux qui se vantent d'anéantir les idées de 68 peuvent-ils récupérer Camus, lui qui a enthousiasmé les révoltés de 68 ? Eh bien, en faisant appel à de « nouveaux philosophes », à des intellectuels du pouvoir prêts à expliquer 68 aussi longtemps qu'il le faudra pour que Camus, leur opposé devienne un des leurs.

Mais ce n'est pas nouveau, Camus lui-même le rappelait : « Pendant cent cinquante ans, sauf dans le Paris de la

1 Maurice Joyeux, cité par Lou Marin, « Introduction », in *Albert Camus et les libertaires (1948-1960)*, écrits rassemblés par Lou Marin, Égrégores Éditions, Marseille, 2008, p. 39.

2 Voir Jean-Pierre Barou, « Sarkozy, Camus et le travail », « Albert Camus passé au savon de Marseille »; in *Libération*, 5 décembre 2007, 9 juillet 2009.

Commune, dernier refuge de la révolution révoltée, le prolétariat n'a eu d'autre mission historique que d'être trahi. Les prolétaires se sont battus et sont morts pour donner le pouvoir à des militaires ou des intellectuels, futurs militaires, qui les asservissaient à leur tour.³ »

Camus a été le premier anti-communiste, disent les « explicateurs » de 68 à Sarkozy, et le tour est joué ! C'est l'avis des contemporains de Camus, ceux qui l'ont combattu farouchement à son époque. Mais Camus n'était pas seulement contre le communisme d'État, il représentait beaucoup plus. Il a critiqué toutes les formes et les systèmes de la violence. Camus était à la fois anti-bourgeois et anti-capitaliste. Pas uniquement par sa propre origine, lui qui venait d'une famille pauvre des banlieues d'Alger, mais aussi « parce que la société bourgeoise parle de la liberté sans la pratiquer.⁴ »

Qu'est-ce que la société bourgeoise a réussi à conquérir ? Même les libertés d'aujourd'hui – aussi réduites qu'elles soient – ne viennent pas d'elle. Dans son discours *Restaurer la valeur de la liberté* prononcé devant des syndicalistes révolutionnaires à Saint-Étienne, le 10 mai 1953, Camus avait montré du doigt exactement ce qu'on peut dire aujourd'hui de l'époque contemporaine de Sarkozy : « La société de l'argent et de l'exploitation n'a jamais été chargée, que je sache, de faire régner la liberté et la justice. Les États policiers n'ont jamais été suspectés d'ouvrir des écoles de droit dans les sous-sols où ils interrogent leurs patients. Alors quand ils oppriment et qu'ils exploitent, ils font leur métier et quiconque leur remet sans contrôle la disposition de la liberté n'a pas le droit de s'étonner que la liberté soit immédiatement déshonorée. [...] La liberté est l'affaire des opprimés et ses protecteurs traditionnels sont toujours sortis des peuples opprimés. [...] En particulier,

3 Albert Camus, *L'Homme révolté*, in La Pléiade II, Paris, 1981, p. 622.

4 Albert Camus, « Restaurer la valeur de la liberté », in *Albert Camus et les libertaires (1948-1960)*, ibid., p. 278.

les quelques libertés démocratiques dont nous jouissons encore ne sont pas des illusions sans conséquence et que nous puissions nous laisser ravir sans protester. Elles représentent exactement ce qui nous reste des grandes conquêtes révolutionnaires des deux siècles derniers. Elles ne sont donc pas, comme tant d'astucieux démagogues nous le disent, la négation de la vraie liberté. Il n'y a pas une liberté idéale qui nous sera donnée un jour d'un coup, comme on reçoit sa retraite, à la fin de sa vie. Il y a des libertés à conquérir, une à une, péniblement, et celles que nous avons encore, sont des étapes, insuffisantes à coup sûr, mais des étapes cependant sur le chemin d'une libération concrète. Si on accepte de les supprimer, on n'avance pas pour autant. On recule au contraire, on revient en arrière et, un jour, de nouveau, il faudra refaire cette route, mais ce nouvel effort se fera une fois de plus dans la sueur et dans le sang des hommes. [...] Et si ce siècle implacable nous a appris quelque chose, c'est que la libération sera économique ou elle ne sera rien. Les opprimés ne veulent pas seulement être libérés de leur faim, ils veulent l'être aussi de leurs maîtres.⁵ »

Tout ça est bien à l'opposé de la défense d'une société bourgeoise à la Sarkozy. Camus n'était pas un anti-communiste idiot, un simple prêcheur de l'anti-totalitarisme, et donc un défenseur de leur démocratie – c'était un socialiste non-marxiste, non-césarien, un socialiste libertaire. Oui, il exigeait une morale, mais une morale révolutionnaire, pas une morale double, bourgeoise et hypocrite. Sa critique portait à la fois sur la société communiste-étatiste et sur la société capitaliste pour aboutir à une critique fondamentale des conditions de travail dans les sociétés industrielles : « Finalement, la société capitaliste et la société révolutionnaire n'en font qu'une dans la mesure où elles s'asservissent au même moyen, la production industrielle, et à la même promesse. Mais l'une fait sa promesse au nom de principes formels qu'elle est incapable d'incarner et qui sont niés par

⁵ Ibid., pp. 276-282.

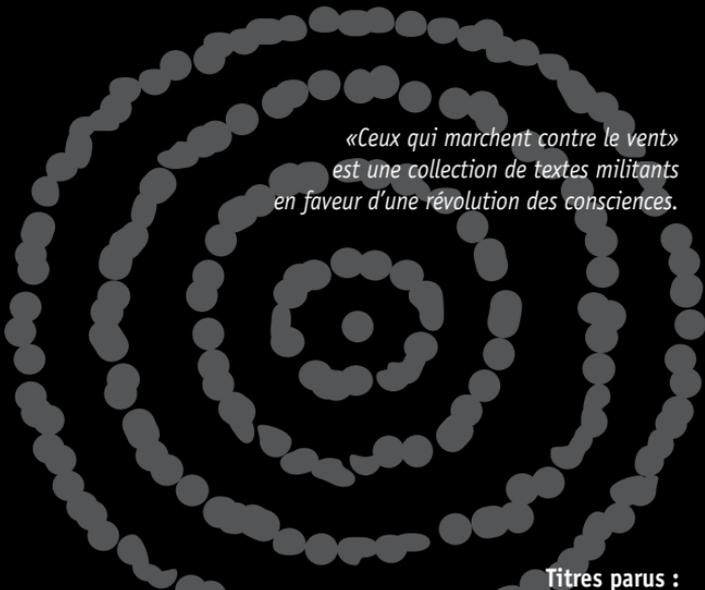
le moyen qu'elle emploie. L'autre justifie sa prophétie au nom de la seule réalité et finit par mutiler la réalité. La société de la production est seulement productrice, non créatrice.⁶ » Donc, la parole sarkozyste du « travailler plus pour gagner plus » est rejetée complètement par Camus, cette parole uniquement et cyniquement productiviste.

Camus continuait, dans *L'Homme révolté*, mystérieusement : « La révolte n'est pas en elle même un élément de civilisation. Mais elle est préalable à toute civilisation.⁷ » Que voulait-il dire ? Il voulait garder en mémoire l'immense violence que l'époque paysanne et artisanale a subie du fait de l'industrialisation, et pas seulement capitaliste : « Sous l'un de ces aspects, l'histoire du socialisme dans notre siècle peut être considérée comme la lutte du mouvement prolétarien contre la classe paysanne. Cette lutte continue, sur le plan de l'histoire, la lutte idéologique, au XIX^e siècle, entre le socialisme autoritaire et le socialisme libertaire dont les origines paysannes et artisanales sont évidentes.⁸ » Le mot artisanal ne ressemble pas par hasard à artiste. L'héritage des révoltes des paysans et paysannes contre l'industrialisation est devenu aujourd'hui une utopie, revendiquant un principe de production morale et non pas productrice : la sagesse de savoir faire un produit utile pour la vie quotidienne – le sens du travail étant d'être heureux de sa propre création et de la satisfaction de voir son propre produit. Ce sont les mots de Camus : « La société industrielle n'ouvrira les chemins d'une civilisation qu'en redonnant au travailleur la dignité du créateur, c'est-à-dire en appliquant son intérêt et sa réflexion autant au travail lui-même qu'à son produit. La civilisation désormais nécessaire ne pourra pas séparer, dans les classes comme dans l'individu, le travailleur et le créateur; pas plus que la création artistique ne songe pas à séparer la forme et le fond, l'esprit et l'histoire. C'est ainsi

6 Albert Camus, *L'Homme révolté*, éd. Gallimard, coll. Folio, Paris, 1985, p. 336.

7 Ibid., p. 337.

8 Albert Camus, *L'Homme révolté*, in La Pléiade II, 1981, p. 617.



«Ceux qui marchent contre le vent»
est une collection de textes militants
en faveur d'une révolution des consciences.

Titres parus :

Dans l'entre-temps, Réflexions sur le fascisme économique
par John Berger
(mars 2009)

Je suis prof et je désobéis
par Bastien Cazals
(mai 2009)

L'Art de vivre au maximum avec le minimum
par J.-R. Geyer
(novembre 2009)

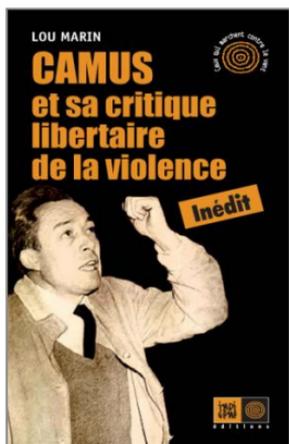
Sartre et la violence des opprimés
par Yves K.
(février 2010)

Titres à paraître :

Tsiganes, L'Éternité et après
par Claire Auzias
(mars 2010)

Le Devoir d'indignation
par Stéphane Hessel
(mai 2010)

Catalogue complet d'Indigène éditions à consulter sur le site Internet :
www.indigene-editions.fr



Camus et sa critique libertaire de la violence Lou Marin

Cette édition électronique du livre
Camus et sa critique libertaire de la violence de Lou Marin
a été réalisée le 30 mars 2011
par les Éditions Indigène.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782911939730).
ISBN PDF : 9782911939938.